Enquête

Archives de la revue Enquête

2 | 1985

Au fil de la lignée

Chapitre III

L'usine : tenir la distance

Des techniciens à la croisée des chemins

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/223>

DOI : 10.4000/enquete.223

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1985

Référence électronique

« L'usine : tenir la distance », *Enquête* [En ligne], 2 | 1985, mis en ligne le 03 juin 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/223> ; DOI : 10.4000/enquete.223

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Chapitre III

L'usine : tenir la distance

Des techniciens à la croisée des chemins

- 1 Ce sont les habitants de ces petits lotissements accrochés aux villages du pays d'Arles ou de la grande plaine de la Crau. L'arène ou la manade est proche, le terrain de pétanque est au coin de la rue, l'olivieraie borde le chemin qui mène aux maisons neuves. Il est difficile de percevoir la présence de l'usine derrière ces façades.
- 2 Seule la rotation des automobiles et des cars trois fois par jour 3 heures fixes indique que tout près d'ici quelque chose attire puis rejette les hommes à intervalles réguliers. Trois cent soixante-cinq jours par an suivant les mêmes rythmes, des flux d'automobiles viennent converger de l'ensemble de ces petites villes et villages de l'Ouest de l'Étang de Berre vers le poste de contrôle de l'entrée de l'usine d'où ils se redistribuent sur les 1 600 hectares de la zone industrielle de la Solmer, et inversement.
- 3 Quelques années plus tôt, environ 20 000 personnes affluaient de la France entière, et plus particulièrement de la Lorraine, pour venir se faire embaucher à la Solmer. Après coup, en analysant ces courants migratoires, on mesure mal la violence vécue du processus, le jeu des ajustements multiples des incertitudes de départ, puis la décision de partir dans les semaines qui suivent. Pour la plupart, les nouveaux venus sont passés par les communes de Port de Bouc, Martigues ou Miramas. Une grande partie n'y restera que peu de temps et réémigrera vers Istres-Entressen, St-Martin et les autres petites communes de la Crau. Les cités d'habitat social collectif auront vite fait figure de repoussoir et auront essentiellement rempli une fonction de gare de triage, pour les nouveaux arrivants. Les Lorrains en arrivant en Provence auraient-ils pris ainsi leurs distances par rapport à l'usine ? Cet éclatement multiforme de l'espace résidentiel confirmerait-il le phénomène de divorce entre la vie de travail et la vie quotidienne ? Ou encore assiste-t-on tout simplement au succès d'un néopaternalisme, fondé sur la recherche d'une meilleure séparation entre famille et usine ?

Redistribution résidentielle des salariés de la Solmer

- 4 Deux familles lorraines, comme des centaines, voire des milliers d'autres, ont vécu ce parcours résidentiel en trois étapes : elles ont commencé à vivre dans une cité d'entreprise en Lorraine (Sollac ou Sacilor) après avoir quitté le foyer parental. Profitant des politiques de réservation en cité HLM pratiquées par la Solmer, elles vont ensuite résider quelques années dans des cités HLM de la zone de l'Étang de Berre (trois années à Miramas pour la première et une année à Port de Bouc pour la seconde). Elles vont ensuite se diriger vers les petits villages ou plutôt les lotissements accrochés aux petits villages de la plaine de la Crau. Elles procéderont différemment pour y parvenir : la première a loué une maison une année avant d'acheter une parcelle pour faire construire dans le hameau proche ; la seconde achète directement une maison clés en mains en lotissement, puis, sept années plus tard, avec l'arrivée du troisième enfant, acquiert, à quelques centaines de mètres de là, une parcelle et y construit une maison. Les voilà installées, et pour longtemps, comme des milliers d'autres familles, dans le nouvel espace résidentiel des salariés de l'industrie de l'Ouest de l'Étang de Berre, qu'elles ont contribué à modeler par leurs propres pratiques résidentielles.

La Solmer et le problème du logement en 1974

La Direction de la Solmer se fixe trois grands objectifs en matière de logement :

- 1) assurer l'accueil rapide des immigrés lorrains dans de bonnes conditions,
- 2) disperser au maximum la main-d'oeuvre pour éviter les traditionnelles concentrations ouvrières,
- 3) n'intervenir qu'indirectement dans des opérations immobilières.

Ceci étant posé, la Direction de la Solmer, DANS UN PREMIER TEMPS (1974-1975) :

- confie à une société HLM la construction de logements pour ouvriers et employés à Martigues ;
- confie à la SOFIMEG la construction d'une cité de cadres à Martigues ;
- débloque des contingents de logements HLM-OPAC destinés aux autochtones en intervenant auprès de la Préfecture et de la DDE.

Dans un DEUXIEME TEMPS, à partir de 1975-76 :

- Elle aide à l'accession à la propriété par le déblocage de prêts individuels d'entreprise.
- Elle appuie les initiatives du C.E. (majorité CFDT) dans son initiative de création d'une société de promotion immobilière : le logis familial provençal (2 lotissements à St Martin de Crau, 1 à Miramas, 1 cité en collectif intégré).

Dans notre échantillon, sur :

- 12 familles dont l'homme est technicien, 10 accèdent à la propriété ;
- 15 familles dont l'homme est "spécial", 7 accèdent à la propriété ;
- 18 familles dont l'homme est agent de maîtrise, 13 accèdent à la propriété.

- 5 Pour les jeunes salariés lorrains de cette génération, cette évolution résidentielle correspond à une période d'ajustement des dispositifs familiaux, très classique chez tous les jeunes couples. Pour nos deux familles lorraines, elle sera relativement courte (respectivement 4 ans et 3 ans, entre 1973 et 1977 et entre 1971 et 1974) et les placera précocement dans leur phase de « croisière » résidentielle et consommatoire (26 et 22 ans pour la première, 27 et 24 ans pour la seconde). Elles ont choisi (mis à part l'« accident » du premier enfant dans la seconde famille) d'assurer d'abord leur accession à la propriété avant d'avoir leurs enfants. On est donc apparemment en présence d'un processus qui, suivant une organisation rationnelle des investissements des familles, met l'accession au premier plan du démarrage dans la vie. Comparée aux moyennes nationales, leur précocité en matière d'accession à la propriété du logement est grande. Elle peut s'expliquer par la répulsion que leur ont inspirée comme à tous les immigrés lorrains, les cités de logements HLM proposées en Provence. Les avis sont unanimes et, quelles que soient les familles interrogées, les motifs ne varient guère pour justifier ce rejet : la mauvaise insonorisation des logements qui rend fou le travailleur posté cherchant à dormir dans la journée¹, l'absence de communication (« chacun dans sa gaitoune ») ou la mesquinerie des bavardages de pas-de-porte et halls d'entrée dénoncée par les femmes. Si l'on écoute attentivement les membres de nos deux familles, d'autres explications retiennent l'attention et jettent déjà un certain doute sur l'apparente cohérence des motivations lorraines. Ainsi, les premiers nous disent ne plus supporter le monde et le bruit des HLM de Miramas. Ceux-ci rappellent trop l'ambiance des HLM lorraines qu'ils cherchent à oublier. Les seconds, au contraire, affirment ne plus retrouver à Port-de-Bouc l'ambiance des cités Sacilor où, de chaque petite maison avec son jardinet attenant, passait la communication avec la maison mitoyenne à l'occasion d'une belote, d'une

discussion sur le match de l'équipe de football locale ou les amis communs... Attention donc aux explications toutes prêtes sur les habitudes lorraines. On va y revenir.

Situation familiale des travailleurs de la Solmer – 1982

Situation familiale des familles Solmer (commentaire des graphiques)

Ces données agrègent des familles appartenant à des générations différentes et elles ne peuvent être comparées directement à des moyennes nationales. On notera quand même que LA STABILITE FAMILIALE est particulièrement forte chez les travailleurs de la Solmer. Les cadres et ingénieurs remportent la palme : ils ne comptent aucun divorcé-séparé sur 218.

Dans l'ensemble, la proportion des divorcés-séparés est extrêmement faible puisqu'on comptait en France en 1978 24,2 divorces pour 100 mariages alors que le taux le plus important est ici de 4 % chez les administratif(ve)s. Mais on doit moduler cette remarque pour trois raisons :

- . beaucoup de ménages jeunes ont encore le temps de divorcer (quoique les spéciaux et les AM soient nombreux à avoir dépassé 40 ans) ;
- . certains ont pu divorcer et se remarier ;
- . les déclarations de séparations sont sous-estimées.

Avec 4 % les administratives viennent en tête : elles sont jeunes, femmes et salariées non ouvrières, trois conditions favorables au divorce.

Pour ce qui concerne la FECONDITE, il apparaît que les catégories les plus jeunes (administratifs, techniciens) connaissent des taux de fécondité proches des moyennes nationales, mais il s'agit pour la plupart de familles encore incomplètes.

Pour les autres catégories, il semble que le nombre important de familles de 3 enfants et plus, explique des taux de fécondité élevés. L'âge plus mûr et le très faible taux d'activité féminine dans ces catégories expliquent une bonne partie des différences avec les techniciens et les administratif(ve)s.

- 8 La précocité en matière d'accession s'explique aussi par les facilités qui furent consenties, à l'époque, aux immigrés de la Solmer pour accéder à la propriété. Dans le cas de nos deux familles, elle fut rendue possible par l'intense mobilisation familiale et en particulier l'aide des ascendants. Pour la première famille, les parents ont octroyé une aide financière pour la constitution de l'apport initial et sont venus choisir la parcelle. Pendant toute une année, le beau-fils occupera le second de ses 3x8 quotidiens à « finir » la maison. En ce qui concerne la seconde famille, le père de Madame viendra de Lorraine habiter une année chez sa fille pour construire la maison, en même temps qu'il accordera une aide financière pour les frais de notaire. Son beau-fils occupera un de ses 3x8, et occupe encore tous ses week-ends, pour finir la maison.
- 9 Voilà donc des Lorrains qui, comme des milliers d'autres, refusent les cités ouvrières dans lesquelles ils avaient pourtant vécu lorsqu'ils étaient en Lorraine. Les voilà résidant à 20, 30, voire 40 kilomètres de l'usine et 30 minutes de trajet au lieu des 10 minutes lorraines. Ayant choisi d'habiter loin de l'usine, ils se sont investis corps et âme dans la construction de leur maison, et l'univers familial constitue une référence éthique centrale dans leur vie. N'a-t-on pas là un exemple on ne peut plus clair du processus de décrochage de la vie familiale et de la vie d'usine dans les nouvelles conditions de vie créées par l'industrialisation et la rurbanisation de la zone ouest de l'Étang de Berre ? On peut d'ailleurs d'autant plus le penser que nos deux familles, à l'instar de beaucoup d'autres, ont organisé leur sociabilité dans la localité. L'un des hommes est un important responsable sportif et il est particulièrement disert lorsqu'il décrit ses activités locales. Il refuse maintenant le sport « corpo ». L'autre ménage pratique le tennis dans le nouveau complexe sportif de leur village. Leur amour de la sociabilité provençale de petit village a d'ailleurs trouvé sa limite devant des Provençaux, férus de boules et de courses de taureaux et qui pensent, tout haut, que les envahisseurs des grandes entreprises industrielles leur coûtent bien cher en impôts locaux avec la construction de complexes sportifs. On a beau faire, on vous rappelle partout d'où vous venez. Les maisons présentent bien, la cheminée dans le séjour accroche l'œil du visiteur, le dallage et le gazon à l'entrée de la maison imposent le respect.
- 10 Une nouvelle société villageoise serait-elle née au milieu des années soixante-dix dans ce secteur ? Le monde ouvrier se serait-il fondu dans le local ? Les travailleurs de l'industrie se refont-ils une identité en famille et convivialisent-ils dans le travail informel ? Bref, peut-on déjà annoncer le triomphe de ce néopaternalisme qui, rompant avec les traditions wendeliennes de fusion de l'univers de l'usine et de la famille, préconise maintenant la dispersion loin de l'usine et, dans le même temps, une moindre intervention sur le quotidien des familles de travailleurs de la sidérurgie ? À s'en tenir à l'examen des trajectoires résidentielles et des formes de sociabilité familiales ou extra-familiales, on est vite amené à répondre par la positive. Le découpage de l'objet a déjà proposé sa réponse et, lorsque la réponse rencontre le sens commun sociologique, alors il ne reste plus qu'à généraliser pour faire une bonne théorie. Mais laissons là la polémique. Dans nos deux familles, on trouve trois techniciens. Indication intéressante, mais l'imagination sociologique (ou le manque d'imagination) aidant, on se sent vite entraîné par un autre discours du prêt-à-porter sociologique : les techniciens, suivant une loi sociologique bien connue, veulent ressembler au groupe social immédiatement supérieur, en l'occurrence les ingénieurs, et les voilà faisant des pieds et des mains pour aménager gazon et belles façades. « Techniciens », « Lorrains », on ne tient que deux catégories administratives et nous voilà déjà prêts à discourir sur les modes de vie des techniciens

lorrains, leur sociabilité ou leur plus ou moins grande réceptivité au néopaternalisme d'entreprise. Sur le registre de la « lorrainité », on n'est pas en mal d'explication. Qu'ils aient construit leur maison loin de l'usine, que la direction de la Solmer leur ait accordé le titre de techniciens, que leur dernier domicile et leur dernier emploi en fassent des Lorrains, rien de tout cela n'est inutile à savoir, mais on est trop vite entraîné à l'explication par de tels indices. Il ne suffirait pas, d'ailleurs, de multiplier les indices pour saisir le sens de toute cette affaire. Il faut plutôt en revenir à leurs cycles de vie et tenter patiemment de dénouer l'écheveau des pratiques de nos deux familles. En cherchant, en particulier, à comprendre ce qui les a poussées à partir de Lorraine avant de vouloir expliquer leurs motivations résidentielles. Car on ne peut se contenter d'agiter un bon modèle culturaliste pour expliquer le sens de ces pratiques suivant cette dérive naturelle qui consiste à vouloir toujours trouver un sens unique à des pratiques bien délimitées. Ce faisant, on laisse en route le point de vue des acteurs eux-mêmes dont on sait au moins une chose, c'est qu'il ne ressemble pas à ces réseaux autoroutiers où le bon sens est toujours indiqué sur un panneau surplombant. Ces quelques bons principes dans notre gibecière, il est temps de se mettre en route.

La route est longue, longue... pour Jacques Mondan

- 11 On se reporte à 1973, date du passage de la Lorraine à la Provence. Un événement extérieur à la logique strictement résidentielle intervient qui provoque le changement de résidence, il s'agit du passage de la Sollac à la Solmer. Comment interpréter cet événement ? À partir de la trajectoire professionnelle de Jacques Mondan et à partir du cycle de vie familiale de la famille Mondan.

Les Mondan (cf. Annexe *infra*)

- 12 La trajectoire professionnelle de Jacques Mondan commence en 1965 au centre technique de Sacilor (il a 14 ans) : c'est un pur produit Sacilor. Il entre en 1970 à la Sollac comme OP2 électricien posté (19 ans), puis en 1973 à la Solmer comme technicien. Voilà l'énoncé des faits bruts. Comment est-il entré au centre d'apprentissage ? Naturellement, pourrait-on dire, c'est-à-dire comme la plupart des fils d'ouvriers de la Sollac². Fils d'ouvrier Sollac, la probabilité pour qu'il entre dans un centre d'apprentissage de Sacilor est extrêmement grande³. Ensuite, son parcours professionnel jusqu'à l'entrée à Solmer connaît un infléchissement décisif : en effet, après son CAP, on lui propose une année de formation d'électronicien avant d'entrer à la Sollac. Cette année marquera toute la vie de Jacques Mondan. Il a eu raison d'avoir 17 ans en 1968 car quelques années plus tard, cette voie sera très encombrée. En 1968, la sidérurgie se modernise et a besoin d'électroniciens. Les qualifications qu'elle cherche ne se trouvent pas facilement au sortir de l'Éducation Nationale. Voilà une belle voie de promotion pour les fils d'ouvriers de la Sollac. Pourquoi lui ? Il est bien placé dans la fratrie : troisième d'une famille de six enfants, il est le premier garçon, objet des « meilleurs » investissements familiaux⁴. Les professeurs poussent vers l'électronique les quelques bons en mathématiques et il se débrouille en mathématiques. Il est orphelin de l'industrie et mérite que cette dernière l'aide. Difficile d'en dire plus. Une fois devenu P2, Jacques continue logiquement sur une trajectoire toute faite pour lui : la création de la Solmer, usine à haute technologie, nécessite l'embauche de nombreux techniciens. Jacques est encore au bon endroit au bon moment. Dès qu'il apprend la création de la Solmer, il se porte candidat et se retrouve un an en

stage de technicien dans le cadre de la formation professionnelle. La Solmer était la condition pour devenir technicien, il part à la Solmer. L'examen de la trajectoire professionnelle nous donne une belle explication de l'immigration à Solmer, on en trouve une autre à partir de l'analyse du cycle de vie familiale.

- 13 1970 est la date du premier emploi de Jacques Mondan, de ses premières vacances dans un petit village de l'Hérault, de sa première rencontre avec une jeune fille de 16 ans, fille d'exploitant viticole. L'Est industriel rencontre le Midi viticole et pendant trois ans, ils se rencontreront à toutes les vacances⁵. Mais le Midi viticole ne cède pas ses filles avant qu'elles n'aient au moins obtenu un BEP et un CAP. Aussitôt obtenu, aussitôt fait, le Midi viticole accepte de céder sa fille mineure à l'homme de l'Est, en passe de devenir technicien. Mais la fille du Midi ne veut pas vivre dans l'Est et préfère la proximité de sa famille. Nous voilà arrivés sur les rives de l'Étang de Berre.
- 14 Nous voilà donc avec une seconde explication sur les bras et, qui plus est, avec un conflit de famille puisque Josette affirme : « C'est moi qui ne voulais pas rester là-haut » ; ce à quoi Jacques lui rétorque : « Enfin, disons que j'avais demandé, avant qu'on ne se connaisse, à descendre à Fos ». Qui croire ? Les deux certainement et ce d'autant plus que ces deux affirmations portées par deux processus différents convergent vers le même résultat. On aura noté que l'explication des décisions décisives pour la vie d'un couple est un enjeu pour les membres du couple. Enjeu qui réside dans le sens même à accorder à un événement et donc qui contribue à définir le sens de l'existence des individus en question. On ne cherche jamais de l'explication en terrain neutre. Les causes ou déterminants identifiés analytiquement par le sociologue rencontrent les raisons vitales invoquées par les agents sociaux pour donner sens à leurs actes. On joue donc avec le feu lorsqu'on explique car on risque toujours de confisquer du sens aux agents et ce surtout lorsque la reconnaissance par le sociologue d'un sens par l'identification des causes l'amène à souligner la méconnaissance qu'ont les agents du sens de leurs actes. Dieu merci, pour cette fois nous tomberons tous d'accord, Jacques, Josette et les auteurs de ce chapitre, le sens affiché coïncide avec la cause reconstruite.
- 15 Nous voilà en octobre 1973 à Miramas et à la Solmer. Et l'on retrouve notre séquence résidentielle. En mars 1974, les Mondan se marient et commencent à chercher un terrain pour construire. Jusqu'en 1977, ils se mobilisent pour l'accession à la propriété. Jacques Mondan, devenu technicien, connaît l'euphorie professionnelle de la mise en place de Solmer. La première phase de son effort professionnel a porté ses fruits. Les époux décident de différer la naissance du premier enfant, ils le désireront à partir de 1976-1977 avec l'emménagement dans la nouvelle maison. Ils l'auraient eu en 1977 si Josette n'avait vu une première grossesse interrompue, ils l'auront plus tard en 1980. Les enchaînements semblent se faire parfaitement bien, la vie des Mondan est en phase avec le développement industriel, sidérurgique et social de la zone résidentielle.
- 16 Ce que nous interprétons comme une économie « rationnelle » des mobilisations après reconstruction des cycles de vie ne correspond pas exactement au sens que les Mondan donnent à cette période de transition entre 1973 et 1977. Ils la présentent plutôt comme une période de libération pendant laquelle ils visitent la Provence tous les jours, profitant des après-midi libres du fait des 3x8. Tous les mois, ils saisissent l'occasion du grand repos ⁶ pour prendre des vacances dans la ferme de l'Hérault chez les parents de Josette. L'Est industriel est loin et Jacques Mondan profite de sa nouvelle vie et de son nouvel avenir de technicien. Il ne s'agit nullement ici de faire coller l'explication sociologique avec le discours des acteurs, mais là non plus les interprétations ne se contredisent pas : ce que, à

partir de notre petite mécanique des mobilisations, nous avons interprété comme une phase de mobilisation pour l'accession (avec recherche de terrain, puis de maison à louer pendant la construction) est présenté comme une phase ludique de découverte de la Provence : c'est certainement l'un et l'autre. Mais les acteurs n'ont pas l'habitude, heureusement pour eux, de lire leur vie comme un jeu de construction. De la même façon, on peut interpréter les vacances mensuelles dans la ferme de l'Hérault comme une manière de s'allier le père pour l'aventure de l'accession qui s'annonce alors que l'on nous évoque le plaisir des retrouvailles campagnardes dans le petit village du Midi. Existe-t-il un préconscient stratégique ? Peu importe ici. Mais revenons à l'essentiel.

- 17 Comment donc interpréter les choix résidentiels des Mondan à cette époque ? Peut-on les interpréter comme une prise de distance par rapport à la vie d'usine ? Posée ainsi, la question est naïve et on ne s'y attarderait pas si elle ne trottait dans beaucoup de têtes. Acceptons donc de continuer l'exercice : la réponse est négative. Jacques Mondan nous donne lui-même cette réponse. En 1973, il vient d'être nommé technicien. Il participe au démarrage des installations, il se dit motivé et bien intégré dans une petite équipe de trois techniciens dans le secteur entretien-maintenance électronique. Donc, il n'y a apparemment aucune raison de mettre socialement à distance une activité gratifiante. De plus, il s'installe dans son lotissement à l'instar d'autres collègues de la Solmer, ce qui lui permet d'organiser collectivement les transports quotidiens en utilisant alternativement avec la sienne une voiture de collègue. Sa motivation lui permet de supporter ce qui pourtant le rebute le plus dans le travail industriel : le travail posté.
- 18 Ce n'est donc pas la vie d'usine qui est refusée. Quoi alors ? Il semble que ce soit la vie de la cité HLM. Mais pas en ce qu'elle diffère de la sociabilité lorraine car, bien au contraire, elle la rappelle trop à Jacques Mondan : une famille de six enfants vivant avec une mère veuve, on était proche de l'absolue pauvreté. La cité ouvrière HLM est rebutante, moins peut-être par son aspect ouvrier que parce qu'elle regroupe les plus défavorisés des ouvriers. Et puis le père de Jacques Mondan, élevé lui-même par un oncle artisan vosgien, est arrivé sur le tard dans la sidérurgie (vers trente ans), par le bas, et il y est resté. La condition ouvrière est ici synonyme de pauvreté. Fuir son adolescence et cet univers honni de la pauvreté revient comme une antienne dans le discours de Jacques Mondan. Fuir les HLM, l'Est ouvrier, s'allier dans ses choix matrimoniaux avec le Midi agricole, rechercher la sociabilité des petits villages provençaux (fantasme dont Jacques Mondan n'est pas dupe), n'est pas la mise à distance de l'usine en soi (quand on la vit comme technicien à la qualification reconnue, elle redevient supportable), c'est la mise à distance de la pauvreté ouvrière. Voilà ce que l'on pourrait dire si l'on s'arrêtait en 1978.
- 19 Vint 1979. Les Mondan se sont installés dans la vie. Ils peuvent faire des enfants. Mais, on l'a dit, Jacques Mondan est un pur produit Solmer. Sa relative prospérité est liée à celle de la sidérurgie française et, en 1979, la crise de la sidérurgie prend un tour nouveau et on commence à faire appel à de nouveaux techniciens : des techniciens dotés de BT ou de BTS. Appartenir au groupe des techniciens était souvent la récompense d'un cursus sans faute (la discrète syndicalisation à la CFDT de Jacques Mondan ne constituait pas un handicap) et la cohabitation avec les techniciens dotés d'un baccalauréat technique était plutôt sereine.
- 20 Mais en 1979, « Alors là, beaucoup de gens ont fait la grimace dont moi », dira-t-il. La césure se crée entre les techniciens, nouvelle formule, et les ouvriers qualifiés. Jacques est sur la ligne de crête, mais se trouve entraîné du mauvais côté, vers l'électricité et les qualifications d'ouvrier et non vers l'informatique, domaine réservé des nouveaux

techniciens⁷. Fils d'ouvrier spécialisé, entré à 14 ans en centre d'apprentissage, Mondan ne peut écarter son passé qui le tire vers le monde refusé des ouvriers, des tâches répétitives et dévalorisées. Et qu'on n'aille pas dire que le problème de Jacques est celui de son seul statut social et de sa crainte de perdre du prestige car, s'il y a un peu de cela, il y a certainement bien autre chose. Et il faudrait faire preuve d'un beau mépris sociologique pour le travail d'usine pour tirer un tel trait sur l'intérêt que l'on peut porter au contenu même d'un travail qui occupe huit heures d'une journée. Jacques Mondan est une force de travail produite par la Sollac et, en tant que tel, il subit de plein fouet la crise de la sidérurgie. La pente « naturelle » de la politique de la Solmer dans le service entretien le ramène vers le bloc ouvrier. Mais il se mobilise, il n'accepte pas ce destin. Il n'est pas retenu pour le stage FPA d'informaticien proposé par le service informatique de la Solmer ; il s'inscrit alors au cours du CNAM (Centre National des Arts et Métiers) dès 1979⁸. Le voilà mobilisé tous les mardis soir à Avignon pour des cours de programmation, tous les jeudis soir à Aix pour des cours de techno-informatique, tous les samedis après-midi pour des cours de mathématiques. Tous les soirs, tous les dimanches matin, il travaille. Si tout se passe bien, en 1983, il aura un diplôme de fin de premier cycle correspondant à un DUT de formation professionnelle. Ensuite, rien n'est totalement joué, car la direction de la Solmer n'apprécie pas toujours ces aventures individuelles, mais il se retrouvera avec une qualification de technicien tout à fait négociable.

La ligne de crête

- Il y a eu une fusion avec les électriciens... Parce que là, ça devenait vraiment... quand vous êtes électronicien et qu'il faut aller changer les tuyaux de chiotte... Si vous voulez, tout le monde faisait un peu n'importe quoi... Donc, on a été... moralement... obligés de donner la main à la pâte, et éventuellement d'intervenir sur des équipements électriques... en principe peu intéressants ; moins intéressants que l'électronique. Parce qu'il y a davantage de capteurs dans des endroits dégueulasses, donc la nature du travail a effectivement changé.

- A partir de là, j'ai cassé les pieds à mon chef de service pour passer à la journée dans un autre emploi (...). Comme je cherchais à partir à la journée, j'ai contacté d'autres services, entre autres le service informatique, pour aller côté informatique.

- J'avais envie d'étudier, parce que faire les postes tant d'années, on s'encroûte, on perd beaucoup... Le peu que je savais, je l'ai perdu. Et le désir de savoir... Bon, quand on est électronicien, on est très près de l'informatique, des automates programmables et on s'y intéresse. Et comme on n'est pas formé, il y a des trous assez conséquents...

(Jacques Mondan)

- 21 Toute cette génération de techniciens « maison » connaît ce type de dilemme et les angoisses de la relégation et de la marginalisation⁹. Mais tous ne le connaîtront pas dans la même conjoncture de leur cycle de vie. Celle que connaît Jacques lui est plutôt favorable : la forte mobilisation pour le logement est terminée en 1980. Le premier enfant est arrivé, mais c'est le seul et il n'y en aura pas d'autres. Car Josette Mondan est consentante dans son rôle de mère de famille mais jusqu'à un certain point seulement.

- 22 Josette Mondan, très discrète, a effacé jusqu'à présent sa vie professionnelle derrière celle de son mari. Depuis son BEP et son CAP d'agent administratif et d'aide-comptable, elle a tenté vainement de trouver un, emploi¹⁰. Le seul qu'elle ait trouvé fut une saison de cueillette des olives. Les joies de la Provence ont leur limite. Josette n'accepte pas non plus cette déqualification. En 1981, elle s'inscrit à un cours par correspondance et, en avril 1982, réussit un concours administratif pour devenir agent de recouvrement du Trésor. Elle ne compte pas s'arrêter là, elle pense maintenant à sa propre carrière, mais elle devra désormais gagner ce droit sur son mari. Car le sens même du travail de Josette Mondan est un enjeu dans la famille. Jacques Mondan le conçoit un peu comme un palliatif contre l'ennui de rester seule à la maison et donc comme un moyen de sa propre mobilisation. Pour Josette, c'est une seconde carrière qui s'engage dans la famille et donc une réorganisation des investissements familiaux. Leur dialogue montre que Josette, la discrète, n'est prête ni à se laisser dérober le sens de son travail, ni à voir instrumentaliser ses pratiques professionnelles par son mari. Mais, au bout du compte, Jacques et Josette sont d'accord sur une chose qui est la restriction des naissances : ils n'auront qu'un enfant. Et que l'on n'aille pas invoquer ici un quelconque modèle culturel de fécondité propre aux techniciens, on réduit les naissances parce qu'on mobilise ailleurs, pour autre chose, dans une conjoncture déterminée. Dans le cas de la famille Mondan, la recherche de l'autonomie personnelle passe par d'énormes mobilisations en matière de formation. Les Mondan ne sont pas un cas isolé, le problème de la qualification est très certainement au centre des préoccupations d'une grande partie de ces catégories intermédiaires de travailleurs, la place qu'occupent les activités de formation en témoigne.

Nous entrerons dans la carrière...

- Jacques : J'ai voulu un peu refaire cette mise à niveau. Et là je suis assez motivé, disons, bien que mon épouse...
 - Josette : Je n'ai rien dit !... Il faut bien dire que ça impose des contraintes au niveau familial... C'est pas facile...
 - Jacques : C'est sûr qu'elle voudrait que je sois plus souvent à la maison... alors bon, la journée, je suis absent... en plus, certains soirs et le samedi après-midi, je suis absent pour les cours du CHAM, donc elle, elle en a marre de rester toute seule à la maison, dans sa cuisine et tout. Donc, c'est aussi pour ça qu'elle veut travailler...
 (...) Donc le fait qu'elle travaille la journée, le fait de me voir partir au CHAM le soir, si vous voulez, elle se sera pas ennuyée toute la journée à la maison... bon, je ne sais pas si elle acceptera plus facilement... mais bon elle pensera peut-être à autre chose... Ça peut passer plus facilement.
 - Josette : Et puis, ça n'est pas qu'une question d'ennui quand même hein, moi je suis jeune, j'ai envie de travailler, j'ai plus envie de faire les travaux ménagers... C'est vrai on a envie d'avoir d'autres contacts, tout ça... (...) Si je rentre dans l'administration, je vais pas rester là où je suis entrée, hein... Oui je pense que je me remettrai à étudier aussi. La volonté de son mari y fait beaucoup, je le vois tellement travailler, à côté de lui, je me sens ignare...

- 23 Peut-on alors mordre le trait de l'autre côté et considérer que toute la vie de Jacques Mondan s'organise à partir de la Solmer ? C'est plus compliqué que cela. Jacques se sait

captif de la Solmer, et c'est ça qui l'obsède¹¹. Pris dans le système Sollac depuis l'âge de 14 ans, il ne veut pas être l'objet du système sidérurgique. À peine devenu OP, il écrit dans d'autres entreprises pour susciter d'autres propositions, il le fait presque tout au long de sa vie, à l'exception peut-être des années euphoriques de l'arrivée à Solmer. Savoir combien on vaut pour les autres, combien l'on pèse ailleurs qu'à la Solmer, c'est chercher à s'évaluer par rapport à la société, savoir où l'on en est, comme on dit, et peut-être savoir qui on est. Quand on sort d'un CAP avec une formation maison, on pèse peu pour les autres. Son équivalence de DUT en informatique au CNAM lui donnerait un diplôme plus négociable dans un « créneau » non attaché à la sidérurgie. Et Jacques Mondan, qui n'avait pas connu la formation technique publique légitimant clairement la transférabilité et l'universalité de sa force de travail, insiste beaucoup sur le fait qu'au CNAM, on trouve beaucoup d'enseignants de l'Éducation Nationale. L'alerte de 1979 fut chaude et ça n'est peut-être pas fini, les carrières sidérurgistes se font plus incertaines pour les autodidactes et les recyclés, et le chômage technique hante certaines nuits provençales.

- 24 Après tous ses efforts, Jacques Mondan affirme qu'il ne prendra pas sa retraite à la Solmer. Il est même prêt à partir, à vendre sa maison. Il nous dit même en souriant qu'il songe parfois à l'exploitation du beau-père. Devenir informaticien pour partir de la Solmer, investir pour une meilleure qualification et rêver de viticulture, on ne peut plus parler d'une manière générale du rapport à l'usine lorsqu'il repose sur de telles équivoques. L'identité technicienne de Jacques Mondan vacille. Les catégories de « technicien » et de « lorrain » prises en soi n'expliquent plus grand-chose. Impossible d'y rattacher aussi simplement un modèle de rapport au travail et à l'espace résidentiel. Dans le cas de la famille Mondan et plus particulièrement de Jacques Mondan, on peut penser que l'inscription dans un espace social résidentiel large et universel (i.e. non marqué par une classe) participe de ce mouvement d'autonomisation par rapport à une condition ouvrière close et de délivrance par rapport au sortilège de l'enfermement ouvrier.

Les Illico : un monde qui perdure, malgré tout

- 25 Jacques Mondan est sur la ligne de crête. On a vu qu'il se battait pour basculer du bon côté, celui des nouveaux vrais techniciens, et il a fait le nécessaire pour cela.
- 26 Joseph et Marcelline Illico sont également placés sur la ligne de crête, mais de manière toute différente car ils basculent de l'autre côté, celui des pseudo-techniciens à statut incertain ou des techniciens sans avenir de l'ancienne génération. Entre Mondan et Illico, figures apparemment proches l'une de l'autre, passe une réelle ligne de fracture et une de ces lignes de fracture par lesquelles se structure l'histoire même du monde du travail industriel, monde en perpétuelle recomposition qui pèse sur des destins individuels en perpétuelle composition ; par où s'établissent de nouvelles positions.

Les Illico (cf. Annexe *infra*)

- 27 À 14 ans, en 1968, Joseph Illico entre comme apprenti à Sidelor, dans un centre d'apprentissage sidérurgique, et, à 18 ans, il obtient un CAP d'ajusteur en mécanique générale. Le voila OP1, régleur à la cokerie. Mais Joseph Illico, le « Lorrain », fils de Giuseppe et de Teresa, petit-fils de Laetitia et d'Annunciata, s'en va en Italie faire son service militaire et répondre à l'appel de la mère qui veut retrouver ses fils¹². Trop tard.

Vingt années de vie lorraine ont fait basculer les identités culturelles et, en 1967, la sidérurgie française est bien portante en apparence. À 22 ans, en 1970, retour au point de départ : OP1 à la cokerie de Sacilor à Villerupt ; mais il était temps car la crise approche. Et puis, c'est la perspective de la mise en place de la nouvelle unité sidérurgique à Fos. Comme Jacques Mondan, Joseph Illico part à l'usine de Fos pour y gagner des galons, mais ce ne sont pas exactement les mêmes puisqu'il ne devient « que » spécial, un technicien assimilé en quelque sorte. En 1975, à Solmer, il est dans un statut mal défini qui tient du spécial, du technicien, de l'agent de maîtrise pour travailleurs immigrés d'entreprises sous-traitantes (contrôle métallurgique à l'écricquage). En 1982, il n'a pratiquement pas bougé¹³ et il y a quand même peu de chances pour que sa situation professionnelle change réellement. Il plafonne. Les petites causes (CAP à 18 ans seulement, passage d'OP1 à spécial à 29 ans seulement, CAP de mécanique générale et non d'électricité...) ont produit de grands effets : à l'heure des grandes recompositions socioprofessionnelles, il est rappelé vers le collectif ouvrier.

En passant par l'école lorraine...

- Joseph : A vrai dire, la vie en Italie, je ne m'y suis jamais fait, c'est pour cela qu'en 1970, je suis revenu en France. J'étais habitué, élevé en France. En Italie, ils ont une autre mentalité, c'est vraiment la mentalité latine, c'est très bien pour un mois de vacances. Pour y rester, le travail, on ne vous paie pas, surtout dans les petites boîtes. À part les grosses boîtes qui paient, on ne vous paie pas régulièrement. On n'assure pas les gens. Alors en 1970, je suis revenu en France.
- En 1967, vous étiez partis pour... ?
- Joseph : Mes parents habitaient là-bas en 1967. Je vous ai dit qu'en 1967, ils étaient partis. (Joseph nous avait expliqué précédemment comment son beau-père présenté comme son père adoptif, arrivé en France en 1920, était reparti en 1964 avec une retraite d'OS2 enfourneur). En 1967, après le CAP, j'ai travaillé comme dévoueur à la cokerie et ensuite je suis reparti là-bas.
- Marcelline : C'est la mère qui le voulait.
- Joseph : Oui. C'est ma mère qui m'a demandé de retourner là-bas. Mais je n'ai jamais pu m'y faire, j'ai essayé, mais j'ai été élevé autrement. Mais c'est surtout un autre cadre de vie, c'est surtout d'autres habitudes que les nôtres.
- Vos parents ont changé leurs habitudes en Italie ?
- Joseph : Ben non. Disons qu'eux en France avaient toujours leurs habitudes d'Italie... Mais nous, élevés au contact des Français civilisés, il y avait toujours une pluralité de race très, très forte en Lorraine, puisqu'il y avait des Polonais, des Italiens, c'était très industriel, des Espagnols...

Si Joseph, élevé en France, dans sa famille italienne immigrée dit : a) que sa famille n'a jamais changé ses habitudes italiennes, b) qu'il a été élevé autrement avec d'autres habitudes, et qu'il ne peut plus s'en passer, alors, c) on peut raisonnablement conclure que la socialisation par l'école communale, puis l'apprentissage sidérurgique à l'usine furent décisifs dans l'apprentissage d'une nouvelle culture. Tous les ans, il retourne quand même une quinzaine de jours en Italie pour faire le tour de la famille.

- 28 Marcelline Illico entre, elle, en sidérurgie par la voie royale pour une fille d'OP : avec un baccalauréat de technicien. Elle entre à 20 ans en 1970 comme chimiste. Dix années après, son indice aura progressé bien moins vite que celui de son mari.
- 29 Femme, sidérurgie : association de mots bizarre. Son père lui avait pourtant conseillé de s'engager dans des branches « plus féminines ». Marcelline Illico préférait la chimie et quand on est l'enfant d'un ajusteur dans la sidérurgie, on va à l'« usine communale ». Mais comment une fille d'ajusteur peut-elle ainsi se retrouver en 1981 parmi les 25 techniciennes de la Solmer ? Ce ne fut pas simple : Marcelline Illico dut résister à bien des pressions au cours de sa vie professionnelle. Mais son ajusteur de père fut aussi maire

d'une commune lorraine et c'est la première fille du maire qui est entrée comme chimiste à l'usine : il n'y a jamais de miracle.

Être technicienne, entrer à l'usine

- Vous avez été orientée vers des études techniques, ça n'est passé comment ?
 - Marcelline : C'est moi toute seule, j'ai commencé à faire de la chimie en quatrième et cela me plaisait beaucoup. Mon père, au contraire, aurait préféré que je fasse bio-chimie, biologie, puis que les sciences étaient les mêmes et disait que pour une femme, c'était plus facile de trouver du travail... Ensuite, j'ai eu mon bac, je n'avais vu que je serais dans un collège pour être maître-auxiliaire tout en continuant mes études une journée par semaine. Je ne sais pas si ça se fait encore, je n'avais jadis que l'allez à Nancy à l'époque pour préparer un CAPES et il m'avait dit, comme il était partie au conseil des parents d'élèves... il avait voulu que je reste dans ce collège, mais je préférais aller travailler à l'usine.
 - C'est vous qui avez préféré aller travailler à l'usine ?
 - Marcelline : Oui, c'est moi !
 - Pourquoi ?
 - Marcelline : Parce que j'étais sûre, que j'avais un métier de chimiste et je voulais être chimiste. Malheureusement je la quittais, parce que je ne suis pas chimiste maintenant j'étais professeur, dans un CSE, j'avais des horaires communs avec mes collègues. Ce n'était beaucoup plus pratique au point de vue des horaires scolaires.
 - Mais vous regrettez pour les horaires, pas pour le travail ?
 - Marcelline : Ah non, le travail, ça va.
 - Et votre mère, que disait-elle ?
 - Marcelline : Elle, rien !
 - En 1970, comment les choses se passent-elles ? Vous entrez comme chimiste à la cokerie, mais vous êtes qu'un an après l'entreprise ferme ses portes.
 - Marcelline : Oui, donc j'ai été quelques mois dans un bureau de placement à l'école qui continuait de fonctionner. En novembre 1971, ce qui sème, l'est la cokerie, là, je n'avais plus de travail, je n'étais plus, je faisais la comptabilité, l'administration, j'étais encadrée. Intermédiaire, on avait demandé à aller à la Solfère pour travailler en isolation, puis j'ai été convoquée par un chef de service d'un technicien de Solfère. J'en suis ressortie en plusieurs, parce qu'il m'a dit que quand j'avais mon diplôme, je n'avais plus de tout envie de travailler, alors que pour l'instant, je ne l'intéressait pas.
 - Il vous dissuadait de reprendre le travail ?
 - Marcelline : Oui, oui, car elle avait huit enfants et il était contre le travail des femmes. Il m'a complètement découragé d'ailleurs... Je voulais quand même essayer mon métier et pas continuer à être dans un bureau à faire du nettoyage ou de l'administration comme ça.
 Ce combat de Marcelline Illico pour pouvoir continuer à exercer son métier ne passa presque de commentaires tant y paraît clairement la lutte pour exister comme technicienne à part entière. Mais, à propos de son désir d'entrer à l'usine plutôt que de préparer un CAPES, quelques remarques s'imposent. On sait qu'elle est la première enfant d'un père ou si puis elle épouse un homme qui, grosso modo, est de même qualification que son père. Tout se passe comme si la continuité et la prolongation de la lignée paternelle étaient ici en jeu. Mais il est tout évident que nous aurions besoin de clés d'explication relevant d'autres disciplines comme la psychanalyse, dont nous ne disposons pas, on ne peut donc que tenter des pistes. À propos de ce désir d'entrer à l'usine, Marcelline Illico nous explique par ailleurs qu'à 18 ans, elle a envie de faire comme les autres, ceux qui à cet âge travaillent déjà, elle a envie de s'accomplir des rêves et donc de quitter sa vie. On oublie trop souvent aussi, malheureusement, que l'entrée à l'usine des enfants de travailleurs de la sidérurgie était pour une certaine partie de la classe et non le signe d'un quelconque dévouement de classe.
 - Joseph : Oui, mais il y a des gens de travail en apprentissage qui apprennent à ceux qui étaient en 4e ou 5e et ce plus de cela, nous touchons un salaire et leur ça apprend... c'était même, mais on touchait un salaire.
 La seule différence est que dans sa famille, Marcelline prend la place normalement dévolue au premier garçon.

- 30 Alors pourquoi Marcelline Illico se retrouve-t-elle du mauvais côté de la barrière ? Elle est pourtant nommée à un poste de responsabilité en 1981 et s'investit pleinement dans son travail¹⁴. C'est que le secteur où elle travaille est un service particulièrement spécialisé à l'intérieur même des qualifications sidérurgiques et à plus forte raison par rapport à l'ensemble des qualifications industrielles. Difficile, voire impossible d'en sortir, tout technicien que l'on soit. Toutes différentes sont les qualifications électroniques qui ouvrent assez largement les portes du marché de l'emploi interne à l'entreprise et peut-être plus facilement celles du marché de l'emploi externe, lorsqu'on passe à l'informatique. La captivité dans un service est la marque d'une faible capacité de négociation de sa qualification. Une qualification très spécialisée est une qualification fragile dans un contexte de restructuration technologique car elle peut à tout moment être considérée comme obsolète face à des qualifications plus sophistiquées et plus universelles, comme celles qui sont liées à l'électronique et à l'informatique. De ce point de vue, Marcelline est du mauvais côté du clivage qui tend à s'opérer au sein de la catégorie des techniciens.
- 31 Marcelline et Joseph sont des techniciens produits suivant les anciennes filières. Lui, par la longue patience de la formation sur le tas, accède à une fonction assimilée à une fonction technicienne, mais sans aucun lien avec les processus technologiques névralgiques de l'entreprise. Elle, dotée d'un diplôme technique, est immédiatement spécialisée et comme enfermée dans son secteur. Et, comme va le révéler le conflit qui va l'opposer aux collègues de son service, elle est porteuse de l'ancien paternalisme d'usine.

Deux races de technicien

- Marcelline : J'ai des problèmes avec des collègues de travail et pourtant elles sont toutes des femmes qui travaillent... Parce qu'on m'a nommée adjointe au chef de laboratoire et ils n'ont pas admis ça, car je suis encore la seule femme et là on est une douzaine. Ça m'a tellement démoralisée que j'ai failli faire une dépression nerveuse et que je suis encore sous traitement... J'ai patienté, patienté, un an, et quand je vois d'un côté, que j'ai la gueule de mes collègues comme on peut dire et que de l'autre côté, je ne vois rien venir (depuis trois ans, Marcelline n'a pas changé d'indice, alors qu'elle est déjà en retard de ce point de vue, du fait de ses maternités), je suis encore sous le coup. Il faut dire aussi que mes collègues ont eu des attitudes ! Ils n'arrivent pas à s'intégrer à la sidérurgie. Ce sont tous des Provençaux et ils travaillent là à contre cœur... Ils sont contre tout ce qui est établi, c'est comme ça. Ils sont contre tout ce qui est chef. Vous voyez, ces gens-là, ils sont contre le système. Leurs points, ils n'en veulent pas (il s'agit des points que l'on gagne grâce à une bonne assiduité dans le travail et qui permettent d'obtenir des cadeaux)... Ils font comme si ça n'existait pas.

- Ce sont des gens jeunes ?

- Marcelline : Oui, dans les trente ans.

- 32 Dans le service fermé et à promotion limitée où elle travaille, la promotion de Marcelline Illico à un poste de responsabilité va réveiller quelques passions. Certes, Marcelline est une femme et, comme elle le souligne, on pardonne difficilement à une femme ce genre d'aventure. Pourtant, étant la plus ancienne dans l'indice le plus élevé, elle était toute désignée pour une telle promotion. Mais ce conflit réveille autre chose : la culture industrielle lorraine d'une fille de travailleurs lorrains et l'adhésion corrélative à toute une culture d'usine l'opposent profondément aux autres techniciens venus plus tardivement à la sidérurgie et non moralement attachés à certaines valeurs d'usine¹⁵.
- 33 Pour Marcelline Illico, l'ordre d'usine s'inscrit dans un ordre plus vaste, celui d'une identité familiale marquée par la permanence de la culture religieuse. On pourrait reprendre et confirmer à son propos toute une part de l'analyse développée par Guy Michelat et Michel Simon à propos de leurs enquêtes catholiques¹⁶. Pour paraphraser au plus près, on dirait que famille, région et usine sont des communautés naturelles au sens littéral du terme : on leur appartient du fait de la naissance. On ne peut plus parler du travail professionnel autrement que moralement par référence à des valeurs d'ordre et d'intégration sociale.
- 34 Marcelline Illico, qui envoie ses enfants au catéchisme est une des rares personnes parmi celles que nous avons rencontrées (si ce n'est la seule) à regretter de ne pas être aussi sévère avec ses enfants que ne l'étaient ses parents avec leurs enfants. Elle regrette les anciennes pratiques de la CFDT de la sidérurgie lorraine, moins politiques et plus concrètes que les pratiques syndicales actuelles. Et puis elle regrette surtout cet espace ordonné où l'usine et la famille s'organisaient dans un même monde de référence. Monde où la mère incarnait l'ordre dans la famille. Monde où le père et les hommes de la famille étaient connus et estimés de la direction de l'usine, monde où les procédures formelles d'embauché ou de changement de poste n'existaient pas comme maintenant. On avait toujours un ami ou un parent pour certifier de l'identité et de l'intégration de sa personne

dans la communauté. Il ne faut pas oublier que Joseph et Marcelline se sont connus alors qu'ils travaillaient dans le même atelier et se sont mariés quelques mois après. On ne peut parler exactement d'homogamie sociale. On pourrait presque parler d'homogamie industrielle ! La vie familiale s'unit à la vie d'usine pour le meilleur et pour le pire. Le pire : le chômage technique, les grèves, les horaires qui s'entremêlent... Le meilleur : le même monde ordonné de valeurs et puis quelques petits avantages comme la possibilité de cumuler des points sécurité-assiduité-innovation pour se faire offrir la belle chaîne hi-fi exposée sur la commode du séjour.

- 35 Marcelline Illico ressent parfois un léger désarroi face aux pertes des valeurs d'usine chez ses collègues, mais dans son discours comme dans celui de Joseph, son mari, pèse comme une sorte de censure sur les bouleversements introduits par les restructurations. Certes, ils ne travaillent ni l'un ni l'autre dans le secteur de l'entretien, de loin le plus touché par ces restructurations, mais les grands mouvements de l'année 1979, gravés douloureusement dans d'autres mémoires, sont à peine présents dans ce discours. En 1979, lorsqu'éclatent les événements, Marcelline accouche de sa fille à la clinique, Joseph discute avec le gynécologue (celui qui soigne et accouche les femmes d'ingénieurs et de chefs de service de Solmer, nous explique Marcelline). À sa sortie ils partent en Lorraine, en famille.
- 36 Ici, il nous faut revenir un peu en arrière, à ce moment crucial qu'a constitué leur départ de Lorraine, en 1973. 1973, c'est l'époque où le Plan de conversion de la sidérurgie provoque un bouleversement de l'emploi lorrain et où l'usine de Micheville où travaille Joseph menace de fermer¹⁷, où le service de Marcelline commence à arrêter ses activités. Dans un premier temps, Marcelline et Joseph demandent leur mutation à la Sollac, puis à la Solmer. À la suite d'une pénible attente et d'imbrications institutionnelles qu'il serait trop long de décrire ici¹⁸, les voilà subitement, brutalement, affectés à la Solmer. Le choix du départ vers la Provence constitue un vrai traumatisme personnel et révèle des processus symboliques critiques. Là encore, ce départ n'est pas à sens unique.
- 37 Le jour de notre rendez-vous, il se trouve qu'à la suite d'une circonstance imprévue, Joseph Illico est arrivé environ une heure en retard. L'entretien a donc commencé sans lui, avec sa femme. Marcelline Illico nous apprenait alors qu'ils étaient partis de Lorraine pour fuir les tensions familiales qui opposaient sa famille à celle de son mari et plus particulièrement les femmes de sa famille. Les « mamas » italiennes tiennent beaucoup de place et Marcelline veut donc partir de Lorraine pour venir en Provence, afin de fuir l'Italie. Une heure après, dans ce même entretien, Joseph Illico m'apprenait que sa femme et lui-même étaient partis de Lorraine pour des raisons de promotion professionnelle. Devenir ETAM étant « peut-être le pas le plus difficile à faire pour une personne qui n'a pas de bagage d'études ». Le compromis eut lieu, discrètement, sans problème. Là encore, il y avait certainement un peu des deux. Mais, une fois de plus, tout se passe comme si cet événement que constitue la migration constituait une telle rupture de l'existence, un tel traumatisme symbolique, une telle mise en question de l'identité qu'il fallait le légitimer par une raison fondamentale, de celle qui tient à la définition même de l'être.

38

Départ en Provence. Interprétation de Marcelline

- Marcelline : On parlait beaucoup de Solmer à l'époque et mon mari et moi, on a décidé de partir...
 - Comment la décision a-t-elle été prise ?
 - Marcelline : J'aurais préféré qu'il soit là pour le dire. C'est parce qu'il y avait de la criaillerie. C'était ma belle-mère, comme ils sont d'origine italienne, ils sont très gentils, mais alors ils sont trop exclusifs. Et à partir du moment où j'ai eu ma fille, si j'allais une fois de trop chez ma mère, ça faisait des histoires. Un mois après avoir eu ma fille, par exemple, j'ai eu un abcès au sein, tout de suite en sortant de la clinique, je suis rentrée chez moi. Je n'ai même pas été chez ma mère. Mais un mois après, j'ai fait un abcès avec 40° de fièvre, ma mère m'a dit : "tu ne peux pas rester à la maison... je t'emmène chez moi". Je suis partie dans une voiture avec ma mère. Mon mari, entretemps, est passé chez ma tante pour lui dire que je partais chez ma mère. Elle a fait une crise de nerfs, elle est tombée dans les pommes. C'était vraiment trop exclusif. Je ramenaient ma fille si on sortait un soir. Je devais faire attention de la donner une fois à l'une, une fois à l'autre. Mais moi, je ne pouvais pas. On l'a beaucoup ressenti dès qu'on a eu notre fille, avant non. On était jeunes mariés. On allait facilement chez eux, mais là, si, par exemple, un week-end on voulait rester chez nous, ils ne le comprenaient pas. Ils voulaient qu'on aille chez eux, on n'était plus assez libre.

Départ en Provence. Interprétation de Joseph

- Joseph : A cette époque, ils avaient annoncé la fermeture complète de l'usine de Micheville. C'est ça qu'il faut dire aussi. Alors, annonçant la fermeture complète de l'usine de Micheville, tout le monde était muet plus ou moins sur Sollac ou Sacilor. Nous nous sommes dit, à l'époque, la Sollac-Sacilor, c'est très beau, mais il va sûrement y avoir d'autres personnes, alors que dans une usine modèle, on va avoir plus notre chance de pouvoir arriver à un autre niveau. Voilà comment ça s'est passé...
 - Marcelline : Il faut aussi expliquer qu'on avait des problèmes familiaux...
 - Joseph : Ah ! oui, après la naissance, ça oui.
 - Donc, il y avait deux sortes de raisons ?
 - Joseph : Oui, oui.

- 39 Et ces deux hommes-là (Jacques et Joseph) nous parlent de leur carrière professionnelle et ces deux femmes-là (Josette et Marcelline) nous parlent de leur famille. Au demeurant en des termes diamétralement opposés, puisque pour la première, la famille constitue une force centripète et pour la seconde une force centrifuge¹⁹.
- 40 Les voilà donc qui arrivent – en 1973 – dans les HLM de Port de Bouc. On connaît grosso modo la suite. Sept ans plus tard, le travail constitue toujours une valeur sûre, mais plus un lieu d'investissement comparable à la famille : en 1980, Marcelline passe à temps partiel (elle arrête de travailler le mercredi) pour s'occuper de ses enfants ; Joseph obtient son passage du 3x8 aux 2x8 en 1982 malgré une forte perte de salaire : le médecin du travail le déclare inapte²⁰. Il pourra s'occuper de la maison. Car il faut construire grand pour recevoir les familles lorraines et italiennes. Marcelline regrette que l'usine se soit éloignée de la famille :

« Sa mère, elle nous racontait encore la semaine dernière, elle a eu une pleurésie, elle a pu avoir une aide de ménage qui est venue à la maison, payée par la sécurité

sociale, mais en partie seulement, l'autre partie était prise en charge par l'usine. Tandis qu'actuellement surtout maintenant on ne s'occupe plus des familles... bon soi-disant qu'on l'a voulu. Je trouve que c'est trop froid, trop impersonnel. »

- 41 Et puis pour les Illico même leur syndicat, la CFDT, n'est plus ce qu'il était lors de la création de la Solmer : il était alors préoccupé du fonctionnement des œuvres sociales et soucieux de la bonne entente dans l'usine :

« Maintenant on vous dit : on va débrayer ; moi je ne suis pas d'accord, on est encore en liberté, on est en démocratie ; si on ne veut pas débrayer, on ne débraye pas... »

- 42 Depuis 1979, Joseph Illico a pris ses distances vis-à-vis du syndicat.

Retour à la question initiale

- 43 L'éloignement résidentiel par rapport au lieu de travail, de travailleurs qualifiés, en l'occurrence des techniciens et qui plus est des travailleurs lorrains, marque-t-il une certaine désaffection à l'égard de la vie d'usine ?
- 44 On a considéré deux familles issues de Lorraine incluant au moins un technicien salarié à la Solmer et connaissant des processus de mobilisation résidentielle relativement ressemblants. On a vu combien des catégories, en l'occurrence celles de technicien et de Lorrain, pouvaient faire office de leurre dès lors qu'on voulait les utiliser comme variables explicatives de pratiques sociales. Alors qu'on ne parle plus, sans autre forme de procès, des pratiques résidentielles des techniciens lorrains, ni même en soi de leur rapport au travail.
- 45 On a vu ce que la catégorie de technicien pouvait recouvrir de situations sociales dissemblables et l'on n'a pas encore tout vu. Jacques Mondan, Joseph et Marcelline Illico sont tous les trois des produits de la sidérurgie lorraine. Ils ont été produits comme on produisait jusqu'à présent des techniciens, avec pourtant ce coup d'accélération de la carrière lié à la création de la Solmer. Mais ils sont entrés à Fos juste avant que le portillon ne se ferme en Lorraine. Joseph et Marcelline Illico le savent bien qui affirment qu'une année après, c'était trop tard. Situés ainsi sur la ligne de fracture d'un processus de recomposition du groupe des travailleurs les plus qualifiés, ils sont précisément EN TRAIN de se resituer sur chacun des deux versants de cette fracture.
- 46 On a jugé de la lorrainité des deux familles : un fils de Vosgien uni à une fille d'agriculteur de l'Hérault. Une Lorraine (d'au moins quatre générations) unie à un fils d'immigré italien arrivé en France avec la vague des immigrants italiens survenue après la première guerre mondiale. Nous sommes au cœur et non à la périphérie de l'histoire des sidérurgistes « lorrains ».
- 47 On peut alors se convaincre que deux processus de mobilisation et de localisation résidentielle formellement semblables n'ont pas toujours le même sens et qu'il n'existe aucun sens immanent à la structure formelle d'un processus de mobilisation résidentielle : attention donc, une mobilisation peut en cacher une autre et même bien d'autres.

Qui sont les « Lorrains » ?

		Nés avant 1945	Nés après 1945	Ensemble
ORIGINE SOCIALE	PROFESSION DU PERE :			
	- sidérurgiste, mineur	2	7	9
	- autre	10	3	13
	PROF. GRAND-PERE PATERNEL			
	- sidérurgiste, mineur	2	3	5
	- autres ouvriers	4	2	6
	- ouv. agricole & agriculteur	2	3	5
	- autre	1	0	1
	- indépendant	2	3	5
	PROF. GRAND-PERE MATERNEL			
	- sidérurgiste, mineur	2	4	6
	- autres ouvriers	4	0	4
	- ouv. agricole & agriculteur	4	1	5
	- autre	1	0	1
	- indépendant	1	4	5
ORIGINE GEOGR.	LIEU DE NAISSANCE			
	- Lorraine	4	8	12
	- Autres	8	2	10
ENSEMBLE		12	10	22

Les travailleurs mutés à Fos proviennent presque tous du groupe Sacilor-Sollac implanté dans l'Est, la plupart venus à la Solmer de 1973 à 1975. Par la suite, les accords nationaux signés dans la sidérurgie se traduiront par la venue de quelques salariés mutés d'unités appartenant à USINOR. Plus précisément, c'est de l'unité Sollac, créée en Lorraine en 1949, que proviennent la plupart des mutés. Or, selon Michel Freyssenet (cf. « D'une tentative à l'autre... », cité n. 8 chap. I). Cette usine a elle-même constitué son personnel en recrutant pour l'essentiel – le chiffre de 75% a été cité – hors des deux départements lorrains, compte tenu de l'ampleur des besoins en main-d'œuvre et de la faible expérience sidérurgique requise.

Notre échantillon permet de confirmer et de préciser ces caractéristiques : la moitié des mutés de Lorraine est originaire d'une autre région, la moitié également ont un père non sidérurgiste (ou mineur), le quart environ ont un grand-père mineur ou sidérurgiste. mais cet échantillon se différencie nettement selon les générations, toutes ces caractéristiques étant fortement accentuées pour la génération née avant 1945, et beaucoup moins vraies pour la génération née après 1945.

- 48 Ici on construisait en phase avec l'affirmation d'un nouveau statut de technicien et une union réussie en dehors de l'univers ouvrier. On se mariait avec une femme et on s'alliait avec un beau-père qui incarnaient un monde social attirant parce que « libéré » du salariat. On marquait ses distances vis-à-vis de la pauvreté des cités ouvrières, réminiscences de la pauvreté lorraine. L'éloignement géographique de l'usine, le rapprochement fantasmatique (et non dupe) du petit village provençal sont marqués, pour lui comme pour elle, de l'équivoque de la recherche inquiète d'une identité socio-professionnelle. La restriction volontaire des naissances²¹ après le premier enfant, décision « rationnelle » d'économie des mobilisations, facilitera les aventures individuelles de formation permanente et, dans une telle conjoncture de bouleversement économique, elle donne au couple l'impression de rester disponible. Il faut, au moins imaginairement, que tout reste toujours possible y compris, pourquoi pas, opter pour un monde de l'agriculture en rejoignant l'exploitation du paternel viticulteur de l'Hérault.
- 49 Là, deux traditions sidérurgiques s'unissent dans l'atelier et commémorent en famille ce qui pourrait bien être l'extinction d'un certain monde ouvrier. Là, installé dans une profession, en accord avec son identité socio-professionnelle, on construit grand pour recevoir les familles lorraines et italiennes, pour assurer les fondations d'une famille de trois enfants. On construit durablement pour sceller l'union avec une entreprise qui fait partie de la famille. On reconstitue une convivialité locale avec le club sportif, pas exactement à la manière lorraine ou italienne mais enfin une convivialité qui n'a rien de celle dont on se contente dans une cité ouvrière de passage. Et si, conditions foncières

obligent, l'enracinement consiste à vivre à 30 km de l'usine, alors soit, on s'enracine ainsi. Là, on essaie comme on peut d'inscrire dans la pierre et l'acier la pérennité d'un mode de vie. Mais la flamme vacille quelquefois : la lignée c'est la personne même mais il vaut mieux maintenant la vivre à distance ; le travail industriel rend heureux, mais il vaudrait mieux qu'au moins les filles l'évitent ; l'usine est porteuse de valeurs positives mais les Provençaux gâchent tout ; les grandes familles sont belles, mais qu'il est difficile d'élever trois enfants lorsqu'on travaille à deux et que la parentale italienne est envahissante... Là, on cherche à faire perdurer l'identité de l'homme du fer, malgré tout, et en particulier malgré l'éclatement social de l'espace résidentiel des sidérurgistes. Le feu qui s'élève là-bas de la cokerie n'est pas près de s'éteindre, pense-t-on, et l'on cherche, comme on peut, à préserver cet univers cohérent dans lequel l'Église et la famille De Wendel avaient tenté d'inscrire rapports de classe, de sexe et de parenté.

- 50 L'hypothèse qui fait de la prise de distance résidentielle par rapport à l'usine un indice de prise d'autonomie vis-à-vis de l'univers du travail perd son sens. On s'aperçoit, à y regarder de plus près, que les catégories concrètes employées pour décrire ou expliquer les phénomènes sociaux (technicien, Lorrain, usine, univers du travail, etc.) relèvent de bien singulières abstractions.

NOTES

1. « ...Moi le bruit au-dessus de ma tête, je ne pouvais pas supporter. Il y avait des gens, des enfants qui jouaient au-dessus, j'avais la sueur qui me perlait le soir d'énervement, le mercredi matin, je travaillais de nuit, à huit heures du matin, je partais, dans la voiture... J'allais dans un coin tranquille, je fermais la voiture, je me couchais, je dormais en été pareil, j'allais dans une pinède où j'allais dormir. Le mercredi, j'ai jamais pu dormir chez moi. »
2. Le père de Jacques Mondan était entré à la Sollac en 1952, il y travailla sept ans, avant d'être arrêté pour longue maladie (tuberculose), il décéda en 1966 des suites de cette maladie.
3. Sur les centres d'apprentissage de la sidérurgie, cf. le chapitre I de cette partie.
4. Le quatrième restera ouvrier, le cinquième, qui arrive au CAP cinq ans après Jacques, arrive cinq ans trop tard sur le marché du travail, il est au chômage, avec son CAP de soudeur.
5. Le viticulteur de l'Hérault a donné son premier enfant au BTP (électricien) et son troisième, une fille, s'est mariée avec un peintre en bâtiment. L'union avec un technicien d'industrie de sa seconde fille n'est pas une aberration. Le viticulteur se résout à être le dernier paysan de la lignée.
6. Avant la mise en place de la cinquième équipe en 1983, l'ancien régime des horaires de travail était le suivant : 7 jours de travail suivis de 2 jours de repos trois fois consécutives puis 4 jours de repos dénommés « grand repos ».
7. Le développement de la polyvalence des travaux d'électricité et d'électronique est un aspect important de la restructuration des services d'entretien engagée à partir de 1979. L'entretien est au cœur de la restructuration du procès de travail car il s'agit de réduire au maximum les temps d'immobilisation du capital, tout en pesant sur les coûts d'entretien. Deux principales séries de modifications affectent les travaux d'entretien : - la subordination croissante de l'entretien à la fabrication : réduction et décentralisation de l'« entretien général », subordination de la

hiérarchie de l'entretien à celle de la fabrication ; – la réduction des effectifs par intensification du travail d'entretien et développement de la polyvalence fabrication-entretien, obtenus par modification des horaires de travail du personnel d'entretien (réduction du travail de nuit et des équipes en 3x8) et par mise à contribution du personnel de fabrication lors des pannes en arrêts réguliers. (Source : G. & J. Gourc, « La restructuration de la sidérurgie dans les usines performantes », *Critiques de l'économie politique*, 15-16, avr.-juin 1981.)

8. La démarche volontariste du choix personnel d'une formation professionnelle est beaucoup moins répandue que celle qui consiste à accepter un stage proposé par la direction. H. Fossati et G. Saïd montrent que 25 % des salariés choisissent des formations par eux-mêmes et encore faudrait-il y soustraire les formations de culture générale. (Ces chiffres concernent les détenteurs de BTS et de DUT. On peut penser qu'ils varient peu pour les autres). Cf. H. Fossati & G. Saïd, *Évolution technologique et restructuration industrielle. L'enjeu d'une formation : les détenteurs de BTS-DUT à la Solmer*, Mémoire de DEA, LEST, CNRS, Aix-en-Provence, 1983, multigr.

9. On peut même dire, si l'on se réfère aux autres entretiens, que cette angoisse de la marginalisation constitue un phénomène collectif qui touche spécialement ceux qui n'ont pas un diplôme de technicien et ils constituent l'immense majorité des travailleurs qualifiés. On comprend alors l'engouement pour la formation professionnelle et on mesure le chemin parcouru depuis la situation des ouvriers de métier qui ont vécu la crise de la sidérurgie lorraine au début des années soixante-dix et pour lesquels les stages de formation proposés étaient vécus comme de véritables humiliations. Cf. M. Freyssenet, *La sidérurgie française*.

10. L'activité féminine salariée est extrêmement faible dans les communes de la zone considérée (ouest Étang de Berre) : en 1975, 18,2 % en moyenne ; dans aucune commune on ne dépasse les 20 % (au niveau national à la même époque, le taux d'activité féminine par rapport à la population active est de 37 %). Dans notre échantillon, on compte : 7 femmes salariées sur 12 familles dont l'homme est technicien ; 6 femmes salariées sur 15 familles dont l'homme est « spécial » ou OP ; 3 femmes salariées sur 18 familles dont l'homme est agent de maîtrise.

11. Ici on est à la limite du coup de force interprétatif : partant de ce qui est dit, on conclut à l'obsession. Nul critère empirique n'en donne la définition ; il n'y a pas de seuil d'occurrence d'un thème à partir duquel on puisse conclure qu'une idée devient obsédante. Seule la manière dont apparaît ce thème dans la logique d'un discours peut conduire à cette interprétation.

12. En 1964, à la retraite du père, les parents Illico s'en retournent dans le village natal d'Italie qu'ils avaient quitté en 1920.

13. Les travailleurs de la fabrication ont subi moins brutalement la restructuration que ceux de l'entretien.

14. Sa demande de travail à temps partiel en 1980 lui a permis de ne plus aller à l'usine le mercredi et de s'occuper de ses enfants. Elle a précédé de deux années la demande de passage en 2x8 de son mari pour cause de santé. Ainsi, le couple réorganise les investissements familiaux autour des enfants après la période de forte mobilisation pour l'accession à la propriété et surtout dans une situation où les trajectoires professionnelles de Joseph et Marcelline semblent toutes tracées.

15. Pour ce qui concerne ces « nouveaux techniciens », on peut lire le chapitre suivant.

16. G. Michelat & M. Simon, *Classe, religion et comportement politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques/Éd. Sociales, 1977. Cet ouvrage nous intéresse autant par ce qu'il dit sur des configurations éthiques particulières que par sa démarche elle-même qui tente d'analyser des systèmes structurés de représentations par la mise en rapport de discours éthiques appartenant à des espaces éthiques faisant généralement l'objet d'analyses séparées.

17. « Le Plan de conversion provoque donc dans les usines Sacilor-Sollac un brassage considérable qui affecte toutes les usines et tous les travailleurs. Les usines dont l'effectif s'est maintenu ou s'est accru (Grandrange, Rombas, Hagondange, Sollac) doivent recevoir les travailleurs mutés des usines de la vallée de l'Orne (Joeuf, Homécourt), de la vallée de la Fentsch

(Knutange, Hayange) et du « Pays Haut » (Micheville). Les promotions sont souvent bloquées. Le nombre de candidatures pour aller à Solmer est très élevé : plus de 6 000, soit 10 % de l'effectif Wendel-Sidelor de 1971 ! 2 400 travailleurs y sont effectivement mutés, dont 500 de l'usine de Micheville. Mais ce sont essentiellement les candidatures d'ingénieurs, techniciens, agents de maîtrise et employés qui sont retenues. Ils constituent 69,6 % des mutés. » (M. Freyssenet, *La sidérurgie française*.)

18. Marcelline s'entendra opposer par des chefs de service de la Sollac que la place d'une femme est au foyer.

19. On a vu que sur une question aussi délicate que celle du sens donné à une migration, il fallait mieux s'entourer d'avis différents.

20. Comme d'autres travailleurs postés, Joseph souffre depuis d'ulcère à l'estomac. En 1979, il passera six mois à la journée pour cette raison.

21. Du point de vue de la fécondité, Jacques Mondan et Joseph Illico se situent également de chaque côté de la ligne de crête. Les premiers se situent du côté des jeunes générations à fécondité basse ; les seconds, avec trois enfants, se situent du côté des familles de sidérurgistes plus âgés à fécondité plus élevée : entre les Mondan (nés respectivement en 1951 et 1954) et les Illico (nés respectivement en 1947 et 1950) passe une barrière invisible.